

decide à tenir compte de l'intervention des puissances étrangères, et à changer sa politique en Pologne. Bien que cette nouvelle ne soit pas très positive, j'ai voulu vous la communiquer parce qu'elle provient d'une source sérieuse.

« Nous recevons des nouvelles authentiques sur l'engagement qui a eu lieu le 16 à Borowice, palatinat de Lublin, entre le corps de Lelewel et les moscovites. Lelewel, guide par les habitants eux-mêmes dont les sympathies sont acquises à l'insurrection, prit une position très avantageuse. Les chasseurs, très habiles tireurs, et bien armés, firent de là un feu bien nourri sur l'ennemi qu'ils obligèrent bientôt à se retirer avec une perte de plusieurs dizaines de morts et de blessés.

« Une colonne de 200 lanciers polonais bien armés et équipés, partis du grand-duché de Posen, est entrée sur le territoire polonais dans les environs de Kalisch. Son apparition jeta l'alarme dans la garnison de cette place.

« L'insurrection prend de vastes proportions sur le palatinat de Kalisch. Aucun prisonnier politique n'a été élargi depuis la proclamation de l'amnistie. Les prisonniers écroués dans la citadelle de Varsovie sont en majeure partie dirigés sur Saint-Petersbourg.

On écrit de Varsovie au *Czas*, en date du 25 :

« Le général de Berg a proposé ces jours-ci que chaque arrondissement fût partagé en six cercles, surveillés chacun par un commandant militaire ayant à sa disposition des forces suffisantes et sous sa dépendance les autorités locales civiles, les maires des communes, lesquels seraient obligés de lui fournir tous les jours une garde de plusieurs hommes et de tenir 18 voitures à sa disposition.

« P. S. Au moment de clore notre courrier nous recueillons de la bouche d'un témoin oculaire, le récit des engagements qui ont eu lieu aujourd'hui 24 avril sur le chemin de fer de Varsovie à Cracovie. Le premier engagement a eu lieu à la station de Rogowo. Un autre engagement très acharné a eu pour théâtre Bzeziny. A onze heures du matin on a apporté dans la ville de Piotrkow, trois cadavres russes parmi lesquels se trouvait celui d'un major.

« Aujourd'hui 24, à 4 heures du matin, le colonel Alewicz, commandant une colonne de 600 soldats a rencontré un corps polonais au village de Jaworinki, la lutte s'est prolongée jusqu'à onze heures. A deux heures, les Russes sont revenus par Jarki à la station du chemin de fer de Mychokoff où ils ont déposé 60 blessés.

L'invalidé russe publie la dépêche suivante :

« Wilna, 22 avril.

« Le colonel Werner, envoyé de Grodno à la tête de trois compagnies d'infanterie et d'un escadron de lanciers, dans les districts de Troki et de Lida, a atteint le 20, après sept jours de recherches entre les villages de Bonda et de Kowouki, une bande d'insurgés commandée par Narbut. Cette bande se cachait dans des bois marécageux près du lac de Doumbel. Une lutte acharnée a eu lieu ; elle a duré de 4 heures à 6 heures. Les insurgés ont pris la fuite après avoir éprouvé des pertes énormes. La plupart des chefs de cette bande ont été tués. D'après les dispositions des prisonniers, cette bande se composait de 600 hommes parfaitement armés ; nous n'avons eu aucun mort et seulement 9 soldats blessés. La poursuite continue.

#### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Cracovie, 28 avril (midi).

L'archevêque de Varsovie, Mgr. Felinski, a été mis aux arrêts dans le palais archi-

episcopal, pour avoir célébré le 25, la procession habituelle de Saint-Marc, malgré la défense de la police. Les chanoines Bialobrzanski, Wyszynski, Poplanski et autres, ainsi qu'un grand nombre de prêtres ont été également arrêtés. Aucun désordre n'a eu lieu pendant la procession. L'émotion à Varsovie est très grande.

Vienne, 29 avril.

Langiewicz est parti, ce matin, sous l'escorte d'un commissaire de police et de plusieurs gardes. Il a été transporté dans la forteresse de Josephstadt en Bohême.

Raguse, 29 avril.

Tous les membres de la municipalité de Trebigne ont été arrêtés. Presque tous les herzegoviniens étrangers à la ville se sont retirés. Les autorités ottomanes ont ordonné la construction d'une école grecque plus grande que celle qui a été détruite, aux frais des habitants de Trebigne.

New-York, 18 avril.

Le rapport du secrétaire d'Etat au département des finances constate que les dépenses du gouvernement jusqu'au mois de décembre 1863 dépasseront 50 millions de dollars par mois. Le rapport propose par suite de nouvelles taxes.

La défaite du corps confédéré de Vandorn, à Franklin (Tennessee), est confirmée.

Change, 166. Agio sur l'or, 53. Coton middling, 66, ferme.

New-York, 18 avril.

Les journaux de Richmond annoncent que les fédéraux ont occupé plusieurs îles dans le voisinage de Charleston et qu'ils y concentrent des forces considérables.

Le corps fédéral de Forsler est toujours cerne par 30,000 confédérés à Washington (Caroline du Nord).

Des escarmouches meurtrières ont lieu tous les jours autour de Suffolk (Virginie). On dit qu'un bateau à vapeur, porteur d'un régiment et d'approvisionnement, est parvenu à gagner Suffolk.

Les fédéraux sous les ordres de Kone-man, ont traversé le Rapahannock au-dessus de Kellysford, et ont occupé Culppepper et Gordonsville, tournant ainsi le flanc des confédérés à Fredericksbourg.

Liverpool, 29 avril.

Le *City of New-York* venant des Etats-Unis avait à bord 107,706 dollars.

New-York, 18 avril.

On assure que M. Seward est favorable à la restitution du *Peterhoff*.

L'*Evening-Post*, de New-York, dit : S'il est vrai que M. Seward ait envoyé une note demandant que l'Angleterre empêche l'armement des corsaires, l'honneur des Etats-Unis exigerait, dans le cas où le cabinet de St-James hésiterait à répondre, que le ministre britannique à Washington reçût ses passeports et que le ministre américain à Londres fût rappelé.

Il ne s'est pas confirmé que les fédéraux aient tiré sur le steamer anglais *Gygnel* le prenant pour un corsaire confédéré.

Les Français ont entouré Puebla. Ils occupent les hauteurs d'Amalocan-Hill qui dominent la route de Vera-Cruz et celles de San-Juan qui commandent la route de Mexico.

Les troupes de Comonfort ne sont qu'à une demi-lieue de distance des lignes françaises.

Tous les journaux de New-York, à l'exception du *World*, tiennent un langage belliqueux contre l'Angleterre.

Le *Herald* demande que le congrès se réunisse en session extraordinaire pour examiner ce qu'il y a à faire.

La frégate française la *Guerrrière* est arrivée au port de Monroe.

Turin, 28 avril.

Le prince et la princesse Napoléon sont arrivés à Livourne. Leurs Altesses, sont parties pour Pise.

La *Stampa* assure que l'Angleterre a envoyé à Turin une note sur la question de Pologne semblable à la note française. Le gouvernement italien a également reçu

communication de la note anglaise envoyée à Saint-Petersbourg.

#### INSTRUCTION PRIMAIRE.

Vous devez, instituteurs et institutrices des campagnes, un remerciement cordial à M. Dalloz. L'honorable député a pr.s, avec une énergie convaincue, votre défense au Palais-Bourbon.

Il s'agissait du budget de l'instruction primaire. M. Dalloz n'a pas voulu que cet important chapitre fût voté sans qu'une voix au moins s'élevât en faveur des directeurs et des directrices d'écoles. Sans méconnaître la constante sollicitude, les généreux sacrifices de l'Etat, il a montré que la situation de l'enseignement primaire en France laissait beaucoup à désirer sous le rapport économique. Sait-on, par exemple, quelle est l'indemnité accordée, lors de leur mise à la retraite, aux institutrices et aux instituteurs ? Cent francs pour ceux-ci, quatre-vingts francs pour celles-là.

« Cette situation, a dit M. Dalloz, est véritablement affligeante. Comment, voilà des hommes qui ont consacré toute leur vie à s'occuper des autres, qui se sont oubliés eux-mêmes pour donner des soins à toute une génération, et ces hommes vont tomber dans la misère et la détresse devant ces générations mêmes dont ils ont assuré l'aisance et l'avenir. »

Quant aux écoles de filles, l'honorable député appelle spécialement sur cet objet l'attention du gouvernement. Il voudrait surtout voir diminuer, dans les petites localités, le nombre des classes mixtes. Pourquoi, se demande-t-il, est-on généralement porté à préférer, pour la direction de ces établissements, des maîtres et des maîtresses ?

« C'est que, dans nombre de communes, le secrétaire de la mairie n'est pas autre chose qu'un instituteur et que, s'il n'existe pas un instituteur qui puisse remplir les fonctions de secrétaire de la mairie, il est difficile, et parfois impossible, de trouver un maire. Je ne puis m'empêcher de signaler cette situation. »

A la bonne heure ! Cependant nous ferons remarquer à M. Dalloz que, s'il est désirable de voir se propager les écoles de filles, il vaut mieux encore posséder des écoles mixtes que de n'en pas avoir du tout. C'est une ressource, petite mais réelle, pour l'instituteur. Laissez-la lui autant que possible, et laissez-lui de même le secrétariat de la mairie. Encore une semaine ou deux et l'école, désertée par les filles et par les garçons, appliqués tant bien que mal, plus mal que bien, aux occupations rustiques, donnera au maître des loisirs dont il se passera volontiers. Qu'ils profitent du moins à la tenue des registres de l'état-civil et autres !

Dans le cours de ses observations, M. Dalloz s'est occupé des conférences primaires. Il y voit des avantages réels, mais qu'il s'exagère un peu.

« Ce sont, dit-il, des réunions composées d'instituteurs se rencontrant pendant quelques jours au chef-lieu ; là on cause, on s'instruit, on se complète ; là des rapports ont lieu entre les instituteurs qui se remettent dans une communauté d'idées ; ils communiquent avec les chefs de service, avec le premier magistrat du département ; ils sont visités par l'évêque, et, quand chacun rentre dans la commune à laquelle il appartient, il y rapporte d'heureuses impressions intellectuelles et morales. »

L'institution des conférences scolaires donne, en effet, de bons résultats ; mais elle a besoin d'être réglée avec sagacité, dirigée avec vigilance. Il faut songer aussi à la dépense qu'elle exige de l'instituteur, soit pour le voyage, soit pour le séjour à la ville. Une quarantaine de francs a bientôt fait d'y passer. Quarante francs, c'est plus souvent qu'on ne reçoit du percepteur comme traitement fixe. On a comparé les réunions d'instituteurs aux retraites pastorales. L'assimilation pêche en divers points, notamment en ce que les ecclésiastiques sont cloîtrés tandis que les maîtres ne le sont pas, et que, sans être

bien grosse non plus, la bourse des uns est mieux garnie que celle des autres.

M. Boinvilliers, conseiller d'Etat, a répondu pour le gouvernement. à M. Dalloz. Il s'est associé très sympathiquement aux vœux de l'honorable député en faveur de l'extension des écoles de filles. Un projet de loi est à l'étude ; il sera soumis aux Chambres durant la prochaine session. Voilà pour l'avenir. Quant au présent, M. Boinvilliers n'en dissimule ni les imperfections ni, jusqu'à un certain point, les impossibilités économiques.

« Il s'agit, dit-il, de créer une charge nouvelle pour l'Etat et pour les communes. Aujourd'hui les communes seules de 800 âmes sont tenues, aux termes de la loi de 1850, d'avoir une école de filles séparée ; beaucoup n'en ont pas, et le gouvernement est impuissant à les contraindre parce que la loi de 1850, après avoir posé l'obligation en principe, n'a pas donné les moyens d'en assurer l'exécution. Le gouvernement examine et délibère. »

On recevra avec satisfaction, dans les campagnes, cette déclaration de l'honorable commissaire du budget. Le vœu des instituteurs et des institutrices iront même plus loin que ses paroles : Ils demanderont, nous oserions dire volontiers qu'ils réclament, par notre voix affectueuse, une refonte complète de la loi de 1850. Sur quelles bases et d'après quelles combinaisons ? C'est ce que nous nous proposons de bientôt examiner. A. BAYVET.

#### CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

##### LA FOIRE DE ROUBAIX.

Rien de triste comme le lendemain d'un grand repas ou d'un bal. Après les splendeurs du service, après les lumières, les fleurs, les toilettes éblouissantes, les mélodies, ou plus exactement le bruit de l'orchestre ; on retrouve une salle, triste, nue, froide, des flambeaux éteints, des fleurs fanées ; c'est enfin, le *revers de la médaille*.

La foire en est au revers. Après le bruit, le calme ; si ce n'est le bruit des charpentiers, qui démolissent les théâtres improvisés. Le cirque Loyal, après un séjour qui a dû lui être profitable, en est à sa dernière représentation. Le singe, les chiens savants vont avoir, comme leurs confrères plus aristocratiques, les chevaux, un peu de repos. Pour eux, le revers, c'est le beau côté de la médaille, pour les autres, c'est le bruit, le travail, les tours de force.

Les pommes de terre frites ont éteint leurs fourneaux. Plus de grosse caisse ! plus de *parades*, la foule rentre dans la vie habituelle ; le travail reprend son droit. En somme, les artistes assez nombreux qui sont venus à la foire n'ont pas à se plaindre. Nous disons les artistes, car le *saltimbanque* n'existe plus. Le *paillasse*, le *pitre*, s'est transformé. La *parade* proprement dite, qui attirait tant de badauds, et même des badauds d'esprit, est devenue triste et gourmée. La bonne grosse gaite française est morte. On tolère les clowns parce que c'est une importation anglaise, et à condition qu'ils ne riront pas trop haut. Les goûts de la génération actuelle ont changé. Est-ce un mal ! est-ce un bien ! qui sait ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que le genre des spectacles s'est modifié. Ils sont en général convenables, et sous ce rapport, il y a compensation. Paillasse était autrefois plus drôle, mais ses *lazzis*, il faut l'avouer, étaient souvent un peu risqués.

Dans quelques jours il n'y aura plus trace de cette fête ; elle a été productive pour tous.

Le temps l'a favorisée presque constamment, les marchands forains n'ont pas, disent-ils, fait grande recette, ils ont eu plus de curieux et de promeneurs que d'acheteurs, sans doute, ils ont dû cependant profiter aussi des conditions favorables d'un temps relativement beau.

Nous parlions plus haut de la transformation des spectacles des *barraques*, comme

on disait jadis ; maintenant un genre plus sérieux a introduit dans les fêtes la photographie. A celle de Roubaix il y avait plusieurs photographes, et tous paraissent réunir assez de clients, — la foire est morte.

Il faut songer à la fête du mois d'août, le *Journal de Roubaix* a publié plusieurs lettres sur ce projet — fort complexe — nous pensons que ces idées, parties d'opinions diverses, ont leur utilité. Mais une commission nommée de suite, choisie, et en même temps assez nombreuse pour que toutes les spécialités soient représentées, serait encore bien plus efficace.

On n'a pas oublié sans doute l'ancien directeur de la musique de Roubaix, M. Desire Chateleyn.

Nous avons annoncé sa nomination comme chef de musique au 3<sup>e</sup> régiment de génie. Nous apprenons qu'il vient d'être l'objet d'une distinction toute spéciale. Le Sultan lui a décerné l'ordre du Medjidie. Cette décoration, très enviée, est pleinement justifiée par une valeur réelle, comme directeur ; et la campagne de Syrie, qu'il a faite tout entière et sans doute aussi contribué.

#### COURS PUBLIC DE CHIMIE.

Lundi 4 mai, à 8 heures du soir.

#### PROPRIÉTÉS GÉNÉRALES DES MÉTAUX. (Suite).

Tenacité, odeur, sapidité, structure, conductibilité, volatilité, fusibilité des métaux. — Lampe hydroplatinique ou briquet à gaz hydrogène. — Principes de nomenclature pour les composés des métaux et des metalloïdes.

#### COURS PUBLIC DE PHYSIQUE.

Mercredi 6 mai, à 8 h. du soir.

Instruments relatifs aux images réelles formées par les lentilles :

Chambre noire, prismes-ménisque, mégascope, lanterne magique, dissolvings-vues, fantasmagorie.

Au marché aux grains de Lille, d'hier, il y a eu une hausse moyenne de 0 fr. 04 c. à l'hectolitre.

Nous lisons sous la rubrique Arras, dans le *Propagateur* :

« On sait que depuis un temps immémorial, une humble profession s'exerçait librement dans certains quartiers de la ville. Il ne fallait pas un long apprentissage pour se trouver apte à la remplir ; il suffisait d'un peu de politesse et de beaucoup d'exactitude. Plusieurs pères de famille y trouvaient le moyen de subvenir à toutes leurs charges ; c'étaient les porteurs d'eau à domicile.

« Cette modeste profession, qui ne portait préjudice à personne et qui donnait un état à ceux qui n'en avaient pas, vient d'être supprimée.

« Par qui ? nous ne saurions le dire : nous ne connaissons pas encore l'arrêté municipal qui motiverait un semblable mesure.

« Pourquoi ? nous ne voulons pas le rechercher. Nous aimons mieux plaider la cause de ceux qui souffriraient de la suppression des porteurs d'eau, si elle était maintenue.

« Nous trouvons d'abord les porteurs d'eau eux-mêmes qui se verraient ainsi sans travail et dans une position difficile pour en trouver, puisqu'ils ne connaissent aucun état.

« Puis, il ne faut pas oublier que certaines ménagères sont placées à une assez longue distance de toute borne-fontaine. Si elles sont sujettes à quelque infirmité qui les met dans l'impossibilité de s'y rendre, si les soins à donner à de petits enfants les retiennent formellement à la maison comment voulez-vous qu'elles se passent du porteur d'eau ?

« La création du Château-d'Eau est cer-

parce qu'une goutte d'eau est suspendue, tremblante, à notre paupière. « Oh ! le voir encore une fois seulement, rien qu'une seule fois, pensa-t-elle, et puis je me retirai loin, bien loin, et je vivrai et mourrai tranquille ; mais le voir encore une fois auparavant ! »

« Charlotte, dit-elle à sa belle-sœur, il faut que je retourne à Vaux. Le printemps arrive et m'y rappelle.

« Est-ce possible ? s'écria M<sup>me</sup> d'Auvers ; tu as le mal du pays, tu aspiras à rentrer dans ta triste solitude ! Oh ! reste ici, vois du monde, noue de nouvelles relations, cherche à jouir de la vie, qui s'ouvre si belle devant toi. Ne l'enterre pas, à 28 ans, dans tes souvenirs, qui peut-être ne te suffiront pas pour jusqu'à la fin de tes jours... »

« Oh ! interrompit Berthe, je rentrerai dans la vie, mais pas actuellement et pas ici ; j'ai besoin d'aller respirer d'abord dans une autre atmosphère. »

« Peut-être eût-elle mis immédiatement son projet à exécution, sans une catastrophe inattendue. Dans un duel où il avait tous les torts, le frère aîné de Berthe, le comte d'Oscebras, tua un frère d'Achille. Le comte écrivit à sa sœur et lui présenta l'affaire sous un jour favorable pour lui, mais sans parvenir à la convaincre de son bon droit. De son côté, Achille reçut de sa famille désolée une lettre où les faits étaient relatés tels qu'ils s'étaient accomplis. Achille envoya cette lettre à M<sup>me</sup> d'Auvers en la priant de la communiquer à Berthe, afin qu'elle ne prit pas aveuglément parti pour le comte d'Oscebras.

« Mon frère à tort, dit Berthe après avoir lu et comparé plusieurs fois les deux lettres ; il n'est pas loyal et il ne le fut jamais. Je le connais de longtemps : il sui-

vit toujours des voies tortueuses, et peut-être est-ce à l'indignation que j'en ressentais que je suis redevable de ma franchise et d'avoir toujours marché droit au but.

« Je partage sincèrement, dit M<sup>me</sup> d'Auvers, l'affliction de notre pauvre Ducrozet, qui ne parlait de son frère qu'avec amour et admiration.

« Il est bien heureux de pouvoir le faire encore sur son tombeau ! Quand un être humain est mort, ce doit être une volupté que de pouvoir lui dire : « Tu ne me parais pas plus grand, plus pur à présent que pendant ta vie, mais seulement plus heureux. »

« Charlotte était fort sensible ; elle fondit en larmes et embrassa Berthe en s'écriant : « Oh ! tu as une âme divine ! »

« Parce que je dis ce que vous sentez tous ? demanda-t-elle en souriant.

« Parce que tu le sens et l'exprimes avec tant de vivacité, que ce même sentiment s'éveille chez nous tous. — A propos, je vais écrire sur-le-champ à M. Ducrozet ; que lui dirai-je de toi ?

« Salut-le de ma part, Charlotte. Dis-lui que nous resterons amis. Dis-lui que, dans le cas présent, sa douleur est la plus triste, et la mienne la plus amère. »

« M<sup>me</sup> d'Auvers écrivit à Achille une lettre de quatre pages, très-amicale, très-sympathique, mais si bien appropriée à tous les événements malheureux qu'il n'y aurait guère trouvé d'adoucissement si elle ne lui eût reproduit mot à mot les expressions de Berthe. Les pensées de Ducrozet se concentrèrent sur ces paroles, comme sur une consolation profonde.

« Nous resterons amis — me fait-elle dire — conséquemment nous le sommes déjà ! Cet horrible événement nous rap-

prochera donc encore ! » A cette pensée, il frissonna comme s'il tirait avantage de la mort de son frère, comme s'il s'en réjouissait, comme s'il tombait dans ce hideux egoïsme qui ne voit dans le malheur d'autrui que son intérêt personnel. « Oh ! s'écria-t-il, pour s'affranchir de ces pensées orageuses et poignantes, heureux lui mériterait cet éloge de Berthe : « Ne pas paraître plus grand et plus pur après sa mort que pendant sa vie ! »

Ce fut pour Berthe un temps de violentes commotions successives. D'inquietantes nouvelles se répandirent sur la position pécuniaire du comte de Narestan, mari de sa sœur Eugénie. Le comte, homme d'un commerce des plus agréables et d'une bonne humeur à toute épreuve, en dépit de ses attaques de goutte, était fort recherché du monde, et le mariage ne l'avait pas corrigé, par malheur, de ses goûts de prodigalité en disproportion avec sa modeste fortune. Aussi se trouvait-il fort gêné dans ses affaires. La généreuse Berthe voulait le tirer d'embarras, mais M<sup>me</sup> d'Auvers l'en détourna, dans l'intérêt du comte lui-même, qui avait tout à gagner à être contraint par la nécessité de renoncer à un train de maison qu'il n'avait pas la force d'abandonner par raison et par devoir.

« Tel est le bonheur dans le monde, pensa Berthe. Quatre sœurs, quatre jeunes personnes pauvres ont fait des partis distingués par de beaux noms ou de grandes fortunes. On n'en revenait pas de leur bonheur providentiel ! Il n'y a pas dix ans que l'aînée se mariait, et qu'est-il résulté de tout cela ? Je nage, il est vrai, dans l'opulence, mais mon cœur gemit dans la plus profonde misère ; Anna est perdue aux yeux du monde, et probable-

ment à ses propres yeux ; Eugénie ne sait comment elle parviendra à élever et caser son enfant ; et Clémentine ? Clémentine peut-être est heureuse dans son isolement. Ainsi, une femme heureuse sur quatre ! — Hélas ! dans la plupart des familles on ne pourrait pas encore en dire autant ! »

La première fois qu'Achille sortit, il alla chez M<sup>me</sup> d'Auvers et trouva Berthe toute seule. Secouant la torpeur, où son propre chagrin la tenait jusque là, elle s'avança vivement au-devant de lui et, lui pressant les mains dans les siennes :

« Dieu est notre juge à tous ! dit-elle ; ne jugeons point, ne haïssons point ; n'est-il pas vrai, mon cher M. Ducrozet ? »

Achille, profondément touché, lui baisa les mains sans trouver un seul mot pour rendre ses impressions. Comme il gardait le silence, elle reprit :

« J'espère ne point vous navrer le cœur en vous accueillant d'une façon aussi amicale que par le passé. »

Il y avait dans le ton de Berthe et dans le regard de ses grands yeux pleins de bonté une bienveillance si profonde et si pure que Ducrozet répondit avec une intime confiance :

« Je sais, M<sup>me</sup> la marquise, que vous n'avez point cette crainte. Que ne pouvez-vous savoir aussi bien quelle consolation vous êtes actuellement pour moi et quelle admiration vous m'avez toujours inspirée !

« Je me rejouis cordialement de cette consolation, dit Berthe ; c'est ce que nous pouvons donner de mieux à nos semblables. Quant à votre admiration, je ne l'admets point ; elle repose sur une base fragile ; vous ne me connaissez pas.

« Je ne vous connais pas ? Pardon, M<sup>me</sup>

la marquise, je vous connais fort bien, au contraire.

« Il faudrait pour cela que vous connussiez tout l'histoire de ma vie intime, répondit Berthe en souriant.

« Je connais l'histoire de votre âme, et celle-là seule m'intéresse. Je sais que généralement vous êtes mal comprise et considérée comme étant malheureuse, tandis que vous vous êtes révélée à moi comme un des êtres joyeux de la plus grande félicité de ce monde, parce que vous êtes un des plus vrais et des meilleurs. Je sais que votre voisinage et votre conversation ont exercé sur moi cette action fortifiante de l'air pur des montagnes sur les habitants de la plaine. Je ne connais pas les faits particuliers de votre vie ; mais j'en connais l'essence par la constante révélation de votre nature élevée. »

Des larmes brûlantes s'échappèrent des yeux de Berthe, et elle répondit :

« Dieu seul sait si je jouis d'autant de satisfaction intime que vous le pensez ! Mais, on ce cas-là même, je ne serais cependant pas encore heureuse.

« Aussi n'ai-je pas prétendu que vous l'étiez, M<sup>me</sup> la marquise. Des personnes comme vous ont une autre mission que celle de montrer au monde qu'il peut procurer un bonheur commode, et c'est précisément cette autre mission que vous remplissez. »

M<sup>me</sup> LA COMTESSE HAHN-HAHN.

(La suite au prochain numéro).

#### KERMESSES.

Dimanche 3 mai.

Baisieux, Lezennes, Sainghin-en-Mé-

lantois, Templemars.